Réveillez-vous!

Des chrétiens qui ne célèbrent pas la Noël

PAGE 4

Que penser du conformisme?

PAGE 8

Pourquoi la Noël n'est pas chrétienne

PAGE 12

Les bébés sont plus malins qu'on ne le croit

PAGE 13

8 DÉCEMBRE 1958 No 23

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel

Imprimerie:

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.

N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire

Filiale en Suisse: 39, Allmendstrasse, Berne 22

Editeur pour la Suisse: ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE

Rédacteur responsable: Alfred Rutimann

Tirage total: 2 800 000 exemplaires **Le numéro: 20 fr. en France, 2 fr. 50 en Belgique, 5 cents au Canada, 25 ct. en Suisse**

« Réveillez-vous! » est publié en 19 langues:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, danois, espagnol, finlandais, français, grec, hollandais, italien, japonais, norvégien, portugais, suédois, tagalog.

Mensuel — cinyanja, indonésien, ukrainien, zoulou.

Bureaux	Abonnement annuel (éditions bimensuelles)
Amérique, U.S., 117 Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.
Canada, 150 Bridgeland Ave., Toronto 19	$ 1
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	400 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Le tarif pour les éditions mensuelles est moitié moindre.

Le montant de l'abonnement devrait être envoyé au bureau de votre pays, en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les paiements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels l'Association n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. **Une fiche de renouvellement est insérée dans les deux derniers numéros avant l'échéance de votre abonnement.**

CHANGEMENT D'ADRESSE: Veuillez nous le signaler trente jours avant votre départ, en nous donnant la nouvelle et l'ancienne adresse (renvoyez-nous, si possible, la dernière bande d'envoi). Ecrivez au bureau de votre pays ou, à défaut, à 39, Allmendstrasse, Berne 22, Suisse.

Awake! Semimonthly — French edition
Printed in Switzerland

Sauf indication, la Bible citée dans « Réveillez-vous! » est la version de Louis Segond.
Les abréviations accompagnant certaines citations renvoient aux versions bibliques suivantes:

AC - Version de l'abbé Crampon, édition de 1905
Da - Version de J.-N. Darby
Jé - Bible de Jérusalem
Li - Version du cardinal Liénart
NW - New World Translation of the Holy Scriptures
Sy - Version Synodale

SOMMAIRE

Le monde d'alors 3

Des chrétiens qui ne célèbrent pas la Noël 4

La tournée d'amitié de Nixon 6

Les bornes de l'expérience 7

Que penser du conformisme? 8

L'art d'arranger les fleurs coupées 10

Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre
Bolivie 11

« Ta parole est la vérité »
Pourquoi la Noël n'est pas chrétienne 12

Les bébés sont plus malins qu'on ne le croit 13

Connaissez-vous la réponse? 14

Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXVI | Berne, 8 décembre 1958 | Numéro 23

Le monde d'alors

LORSQUE la lumière matinale filtra à travers l'épaisse voûte de nuages en ce dix-septième jour du second mois de l'an 2370 avant Jésus-Christ, une journée mémorable commençait. Cependant, elle débuta comme toutes les autres pour la plupart des gens vivant à cette lointaine époque. Ils vaquèrent à leurs occupations habituelles sans se douter qu'un événement insolite allait se produire. En effet, à mesure que la journée s'écoulait, une pluie torrentielle se mit à tomber. Jour après jour, il plut sans trêve. L'eau inonda les maisons et submergea les villes, obligeant les habitants à se réfugier dans les montagnes. Cette pluie diluvienne tomba pendant quarante jours et quarante nuits sans s'arrêter; l'eau monta jusqu'à une hauteur de plus de sept mètres au-dessus des montagnes les plus élevées.

Ce déluge ne fut pas le fait du hasard mais l'œuvre, accomplie avec dessein, de Jéhovah Dieu, le Créateur de l'homme. Le récit biblique déclare en effet: « L'Eternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal. Et l'Eternel dit: J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé. » (Genèse 6: 5, 7). Cette génération inique fut suffisamment avertie de ce qui allait arriver mais elle ne fit que rire.

De nombreux témoignages confirment le récit biblique de ce déluge universel. L'apôtre Pierre parlait d'un fait historique et non d'une légende quand il écrivit: « Ils veulent ignorer, en effet, que des cieux existèrent autrefois par la parole de Dieu, de même qu'une terre tirée de l'eau et formée au moyen de l'eau, et que par ces choses le monde d'alors périt, submergé par l'eau. » — I Pierre 3: 5, 6.

Benjamin Silliman, ancien chef de la section de géologie de l'Université Yale, émit l'opinion suivante à ce sujet: « Une seule conclusion s'impose en ce qui concerne le déluge: la géologie confirme pleinement le récit biblique. (...) On a trouvé enfouis dans le diluvium à des profondeurs plus ou moins grandes, des baleines, des requins et d'autres poissons, des crocodiles, des amphibiens, des mammouths, des éléphants d'espèces disparues, des rhinocéros, des hippopotames, des hyènes, des tigres, des cerfs, des chevaux, diverses espèces de bovidés et de nombreux autres animaux. Dans la plupart des cas, la disposition de ces restes indique clairement que les animaux furent ensevelis par la même catastrophe qui les détruisit, c'est-à-dire par un déluge subit et violent. »

On a découvert d'immenses dépôts d'ossements de diverses espèces d'animaux ensevelis dans des alluvions et du gravier et mélangés souvent à des coquillages. Ces dépôts se trouvent dans des régions très éloignées de l'habitat actuel de ces bêtes. En Sibérie, par exemple, on a découvert des quantités d'ossements d'une faune tropicale.

La chair et les poils des mammouths conservés dans la glace sibérienne sont toujours intacts; c'est là une preuve de plus qu'un cataclysme subit tua et enterra ces créatures. Les trombes d'eau du déluge accompagnées du vent glacial qui soufflait dans les régions arctiques ont pu constituer ce cataclysme.

Parlant des nombreux animaux ensevelis dans le sol sibérien, Henry Howarth, un autre géologue renommé, déclara: « Quand la nature met un terme à la vie d'un animal de façon normale, il est très rare qu'elle le fasse pendant qu'il est jeune. Les bêtes ne meurent pas en troupes d'une mort naturelle lorsqu'elles sont encore jeunes. Et pourtant, on a découvert de nombreux restes de jeunes animaux de toute espèce, depuis la souris jusqu'au mammouth. Comment expliquer ce fait autrement que par une cause anormale? Comment expliquer que les bêtes conservées en Sibérie semblent avoir été vigoureuses? (...) Si ces restes représentaient l'histoire des siècles et des générations successives, on pourrait s'attendre à trouver beaucoup de ces os rongés. Or, il n'en est rien. Manifestement, tous ces animaux périrent plus ou moins simultanément. »

La Bible affirme que le déluge détruisit non seulement des humains mais d'innombrables animaux. Les différentes espèces d'animaux ainsi que des formes de vie marine furent enfouies dans les alluvions, tandis qu'un grand nombre de poissons périrent en même temps, ensevelis dans les sédiments remués par les puissants courants du déluge. On a retrouvé des poissons fossiles qui paraissent selon tous les indices, avoir été enterrés vivants.

Les mêmes courants fracassèrent d'énormes masses rocheuses et éparpillèrent les blocs de pierre sur d'immenses distances, les mêlant avec des os, des coquillages et de la végétation. Ils découpèrent dans le sol et même dans le fond des océans de profonds ravins qui existent toujours.

Huit humains seulement, restés fidèles au Créateur de l'homme dans un monde qui s'en était détourné, survécurent à la destruction du monde d'alors. Ils firent preuve de foi bien qu'ils dussent attendre longtemps la destruction du monde corrompu. Nous lisons: « C'est par la foi que Noé, divinement averti des choses qu'on ne voyait pas encore, et saisi d'une crainte respectueuse, construisit une arche pour sauver sa famille; c'est par elle qu'il condamna le monde. » — Hébreux 11: 7.

Le monde actuel ne possède pas cette foi, au contraire, il fait preuve de la même indifférence à l'égard du Créateur que le monde antédiluvien. Il fait fi des lois de Dieu, se moque de ses desseins et dénigre sa Parole écrite. Le sort

du monde antédiluvien préfigure la destruction qui attend le monde actuel. Que la génération contemporaine se moque de l'avertissement concernant « le combat du grand jour du Dieu tout-puissant » ou bataille d'Harmaguédon si cela lui plaît. De même que le déluge mit fin au monde d'alors, Harmaguédon mettra fin au monde actuel. En ce jour-là, Jéhovah Dieu combattra contre ce monde corrompu et son chef inique invisible, mettant ainsi un terme au présent ordre de choses. Seules les personnes obéissantes qui écoutent l'avertissement survivront à cet ultime conflit.

Des chrétiens qui ne célèbrent pas la Noël

Si les chrétiens qui ne célèbrent pas la Noël sont souvent incompris et même calomniés, c'est à cause de l'ignorance qui règne à ce sujet. C'est pourquoi, afin d'aider les chercheurs sincères de vérité, nous donnons ci-dessous les réponses à quelques-unes des questions les plus courantes que l'on pose aux témoins de Jéhovah.

UN GROUPEMENT de chrétiens, les témoins de Jéhovah, ne suivra pas ce mois-ci la tradition qui veut que l'on célèbre la Noël. Au lieu de cela, pendant les fêtes, ils visiteront les foyers de leur voisinage afin d'apporter des dons spirituels à autant de gens que possible.

A travers la chrétienté et à travers le monde païen, les représentants de plus de 16 000 groupes de témoins de Jéhovah porteront à leurs semblables la plus heureuse nouvelle qui soit, celle qui concerne le royaume de Dieu. Lorsqu'on leur demande leur avis au sujet de la célébration de la Noël, ces chrétiens expliquent que chacun est libre de célébrer ou de ne pas célébrer cette fête. Quant à eux, ils préfèrent s'en abstenir, suivant en cela l'exemple des chrétiens primitifs.

Bien qu'eux-mêmes ne célèbrent pas la Noël, les témoins de Jéhovah comprennent les sentiments de ceux qui le font. Avant d'approfondir la Bible, la plupart d'entre eux célébraient également cette fête. Mais une connaissance accrue des Ecritures leur a appris qu'une telle célébration est antiscripturale. Le christianisme avance sans cesse et les vrais chrétiens doivent se maintenir au pas.

« Lorsque j'étais enfant, écrivit un des apôtres du Christ, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant; lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. » Par conséquent, les chrétiens ne peuvent pas rester des enfants, ils doivent croître spirituellement. Quand ils ont atteint la maturité, ils sont capables d'absorber une nourriture solide. Nous lisons, en effet: « Mais la nourriture solide est pour les hommes faits, pour ceux dont le jugement est exercé par l'usage à discerner ce qui est bien et ce qui est mal. » Les chrétiens mûrs se rendent compte que tous les aspects de la fête de Noël sont enfantins. — I Corinthiens 13:11; Hébreux 5:14.

Savez-vous pourquoi les chrétiens primitifs ne célébraient pas la Noël? Et pourquoi de nos jours un groupement chrétien bien connu ne célèbre pas cette fête?

Pourquoi les témoins de Jéhovah ne célèbrent-ils pas la Noël?

Parce que non seulement la Bible n'autorise pas une telle célébration, mais elle n'y fait pas la moindre allusion. La fête de la Noël est d'origine païenne comme en font foi les encyclopédies tant religieuses que profanes.

Le récit biblique ne montre-t-il pas que les mages venus de l'Orient célébrèrent la naissance du Christ en lui apportant des présents, instituant ainsi la première fête de Noël?

Il n'est certes pas juste de dire que ces mages établirent un précédent pour la vraie adoration. Il s'agissait en effet d'astrologues, adorateurs non pas du Dieu du ciel mais des démons. La Bible condamne de tels démonolâtres (voir Esaïe 47:13-15) parce qu'ils détournent le peuple de la vraie adoration et les mènent vers la ruine. Par conséquent, l'offrande de présents par les mages ne constitue nullement un exemple pour les vrais chrétiens.

Les témoins de Jéhovah croient-ils donc que les mages n'agissaient pas sous l'autorité de Dieu quand ils révélèrent l'identité de l'enfant Jésus?

Si les mages étaient guidés par Dieu, pourquoi se rendirent-ils d'abord chez Hérode, le prévenant ainsi de la naissance de Jésus? Pour sauver l'enfant, ses parents durent fuir précipitamment en Egypte. Hérode, voulant à tout prix se débarrasser de Jésus, fit massacrer tous les garçons de Bethléhem de deux ans et au-dessous. La seule conclusion raisonnable qui s'impose, c'est que ce fut Satan et non pas Dieu qui se servit des mages pour mettre Hérode au courant de la naissance de Jésus. Puisque Dieu n'utilise pas des astres pour guider ses serviteurs, indiscutablement ce fut Satan qui fit apparaître l'étoile qui conduisit les mages

vers Jésus. Si cette apparition avait été d'origine divine, Dieu n'aurait pas eu besoin d'intervenir au moyen d'un songe avertisseur pour réparer le mal fait par les mages alors qu'ils suivaient l'étoile. Loin de se servir d'astrologues démonolâtres pour annoncer la naissance de celui qui allait être le Messie, Dieu employa des anges et des bergers. Ceux-ci n'instituèrent cependant pas la fête de Noël.

Quelles preuves les témoins de Jéhovah fournissent-ils de l'origine païenne de la Noël?

Les encyclopédies et autres ouvrages qui traitent de l'histoire de la Noël contiennent tant de témoignages confirmant l'origine païenne de cette fête, qu'il serait superflu de les récapituler ici. Ce sujet fait néanmoins l'objet d'un article à la page 12 de ce numéro.

Pourquoi ne pas célébrer la naissance du Christ le 25 décembre? Qu'en dit la Bible?

En premier lieu, Jésus ne naquit pas le 25 décembre. La Bible révèle qu'il avait trente-trois ans et demi lorsqu'on le mit à mort à la pâque, c'est-à-dire vers le 1er avril. Par conséquent, il a dû avoir trente-trois ans vers le début du mois d'octobre précédent. Le Christ naquit donc vers le 1er octobre de l'an 2 av. J.-C. L'article « La vérité sur la Noël » paru dans notre numéro du 22 décembre 1955, donne de plus amples renseignements à ce sujet.

Les témoins de Jéhovah ne pensent-ils pas que la date elle-même n'est pas tellement importante du moment que l'on célèbre la naissance du Christ?

Il est à remarquer que tandis que la Bible enjoint aux chrétiens de commémorer la mort du Christ, elle ne leur ordonne pas de célébrer sa naissance. Si le Christ avait voulu que l'on commémore sa naissance, lui ou ses apôtres l'auraient fait savoir.

Que dit la Bible au sujet des anniversaires?

Origène d'Alexandrie, exégète et théologien de l'antiquité, fait remarquer que dans les Ecritures, ce sont les pécheurs et non les saints qui célèbrent leur anniversaire. Un pharaon marqua son anniversaire en faisant pendre le chef de ses panetiers (voir Genèse 40:20). Et Matthieu relate que ce fut lors de la célébration de l'anniversaire d'Hérode que ce roi inique donna l'ordre de décapiter Jean-Baptiste. — Matthieu 14:6.

Les témoins de Jéhovah désapprouvent-ils les festivités associées à la Noël?

Ils ne s'opposent pas à ce que l'on se réjouisse d'avoir un Sauveur ou à ce que l'on extériorise sa reconnaissance. Les témoins de Jéhovah sont les gens les plus heureux qui soient, à la Noël ou à n'importe quel autre moment. La raison en est que leur compréhension du rôle du Messie les aide à apprécier davantage ce dernier. Pendant des siècles avant Jésus-Christ, les païens se livraient, à cette époque de l'année, à des festivités qui consistaient en orgies et toutes sortes de débauches. Que cette fête porte l'étiquette de « chrétienne » ne change rien à son caractère. Les réjouissances, les beuveries et la bonne chère, sont autant de vestiges des festivités païennes que la Noël n'a pas abolies.

Les Témoins de Jéhovah croient-ils que les cadeaux de Noël honorent le Christ?

En général, non! Il est vrai que la Noël est censée être une fête en l'honneur du Christ, mais l'honore-t-elle réellement? Saint Nicolas n'a-t-il pas supplanté le Christ comme généreux donateur? Les magasins ne sont-ils pas beaucoup plus fréquentés que les églises? Combien de gens songent à donner quelque chose au Christ à cette occasion au lieu d'échanger des cadeaux entre eux? L'échange de cadeaux est d'ailleurs d'origine païenne.

Que pensent les témoins de Jéhovah de l'exploitation de la Noël à des fins commerciales?

Ils se rendent compte, comme la plupart des autres gens, que les commerçants s'intéressent surtout au côté lucratif de cette fête. Le monde des affaires fait tout ce qui est en son pouvoir pour favoriser la fièvre annuelle des emplettes de Noël. Les commerçants juifs, hindous et mahométans se joignent aux catholiques et aux protestants pour convertir les quartiers des affaires en royaume de saint Nicolas. La Noël est devenue non seulement la principale fête religieuse de la chrétienté mais également la plus importante fête commerciale. Certains magasins réalisent, à cette époque de l'année, 41 pour cent de leur chiffre d'affaires annuel. On réussit à persuader le public d'acheter n'importe quoi, et cela à des prix souvent exorbitants. A peine la fête est-elle terminée qu'apparaissent les réclames annonçant des mises en vente où l'on peut acheter les mêmes marchandises à la moitié, au tiers ou même au quart du prix qu'elles coûtaient la veille.

Les témoins de Jéhovah croient-ils qu'il est mauvais d'enseigner à leurs enfants à croire à saint Nicolas?

Saint Nicolas (appelé dans certains pays le père Noël) n'a aucun rapport avec le Christ ou la Bible. La légende à ce sujet est fondée, dit-on, sur l'histoire d'un évêque de ce nom censé avoir vécu à Myre en Lycie (Asie Mineure) au quatrième siècle. Aujourd'hui, ce personnage est devenu un symbole séculier plutôt que religieux. Les grands magasins, les banques, les compagnies financières, bref, tous ceux qui ont quelque chose à gagner, se servent de saint Nicolas pour favoriser leurs affaires. Quel père ou quelle mère sincère voudrait faire croire à ses enfants qu'un symbole commercial est un personnage réel? Songez aux dangers que présente un tel mensonge. Les enfants finissent par apprendre la vérité. Leur amour et leur respect pour le Christ n'augmentent certes pas quand ils découvrent que le symbole le plus important de la Noël n'est qu'une supercherie. On entendit un jour un enfant désillusionné au sujet de saint Nicolas, déclarer à un camarade de jeux: « Oui! et j'ai l'intention d'examiner cette histoire de Jésus-Christ de plus près aussi. »

C'est pourquoi les témoins de Jéhovah enseignent à leurs enfants la vérité non seulement au sujet de saint Nicolas mais à tout autre sujet car la Parole de Dieu condamne sans équivoque les menteurs et les mensonges. Le Christ glorifié affirme que pour « tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort ». — Apocalypse 21:8.

Les témoins de Jéhovah ne privent-ils pas leurs enfants de beaucoup de joie en ne leur laissant pas croire à saint Nicolas?

Nullement! Conformément à la recommandation biblique suivante, ils enseignent à leurs enfants à remplir leur esprit de pensées saines: « Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui mérite l'approbation, ce qui est vertueux et digne de louange, soit l'objet de vos pensées. » Jésus déclara que la vérité — et non pas les mythes — nous affranchit. C'est en effet la vérité qui affranchit l'esprit et qui procure le véritable bonheur. Les enfants trouvent bien plus de bonheur à connaître la vérité, surtout la vérité sur le royaume de Dieu, qu'à croire à des mythes et des mensonges. — Philippiens 4:8.

Pourquoi les enfants à qui on enseigne la vérité sont-ils plus heureux que s'ils célébraient la Noël?

En enseignant la vérité aux enfants, on les met sur la voie qui mène à la vie éternelle dans le monde nouveau promis par Dieu. De tels enfants possèdent un don spirituel qu'ils peuvent partager avec autrui: la bonne nouvelle du royaume de Dieu. C'est pourquoi les enfants des témoins de Jéhovah, de même que leurs parents, pratiquent la libéralité spirituelle. Ils offrent aux gens ce qui peut leur procurer le plus grand réconfort, obéissant ainsi à l'ordre biblique suivant: « Offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire, le fruit de lèvres qui confessent son nom. » Les enfants qui pratiquent cette libéralité spirituelle sont les enfants les plus heureux à l'époque de la Noël. — Hébreux 13:15.

Les témoins de Jéhovah pensent-ils que la célébration de la Noël dénature la signification du Christ et amoindrit sa position dans l'univers?

La Noël offre une image sentimentale d'un bébé dans une crèche ou dans les bras de sa mère. Mais pourquoi penser à Jésus comme à un enfant au maillot? La Bible montre qu'il est actuellement Roi des rois et Seigneur des seigneurs et que bientôt il frappera les nations et les paîtra avec « une verge de fer ». En sa qualité de Roi, le Christ est une glorieuse créature spirituelle qui reflète de façon parfaite la majesté du Souverain tout-puissant de l'univers. Pourquoi alors se représenter le Christ comme un nourrisson? L'apôtre Paul déclare: « Si nous avons connu Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaisssons plus de cette manière. » — Apocalypse 19:15, 16; II Corinthiens 5:16.

De quelle façon spéciale les témoins de Jéhovah envisagent-ils le Christ aujourd'hui?

Le Christ est le Roi du royaume céleste de Jéhovah Dieu, son Père. *Réveillez-vous!* a souvent montré avec preuves à l'appui que le gouvernement céleste entreprit l'administration des affaires de la terre en 1914, et aujourd'hui les témoins de Jéhovah prêchent cette bonne nouvelle. La société d'un monde nouveau que forment ces témoins comprend des centaines de milliers de proclamateurs du royaume de Dieu répartis en plus de 160 pays. Ils annoncent une véritable bonne nouvelle, la destruction du monde actuel par le royaume de Dieu et l'établissement d'un monde nouveau de justice. Combien leur message est différent du « Joyeux Noël », cliché vide de sens exploité par le commerce!

Il est fort probable que pendant les fêtes de cette fin d'année, un de ces proclamateurs du Royaume vous rendra visite. Il vous parlera du grand Roi qui quitta ses langes il y a dix-neuf siècles et qui, à l'heure actuelle, a reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Il exercera bientôt ce pouvoir (avant la fin de notre génération) lorsqu'il livrera la bataille d'Harmaguédon en sa qualité de Guerrier invincible de Dieu. Permettez à ce témoin chrétien de Jéhovah qui frappe à votre porte de partager avec vous ses dons spirituels pour votre avantage et votre joie.

LA TOURNÉE D'AMITIÉ DE *Nixon*

— Pourquoi fut-elle un échec?

ON IMPUTE généralement à l'action communiste l'échec de la tournée d'amitié de Richard Nixon en Amérique latine. Parlant de l'émeute à Caracas — où il fut conspué et assailli à coups de pierres — qui mit une fin ignominieuse à sa tournée, le vice-président des Etats-Unis déclara: « Les organisateurs de cette manifestation agissaient sous les ordres d'une direction centrale; sans doute sont-ils sous la coupe des communistes. » Il ajouta toutefois: « La plupart des manifestants n'étaient pas des communistes. »

Tad Szulc, correspondant du *New York Times* en Amérique du Sud, chargé de rédiger le reportage sur la tournée de Nixon, abonda dans le même sens. « En admettant que des mains communistes manœuvrèrent les ficelles qui faisaient agir les foules, écrivit-il, on ne peut nier, et c'est là une constatation atterrante, que la majorité des manifestants n'étaient pas des communistes. Il doit exister un climat de haine acharnée pour que des hommes, des femmes et des enfants s'abaissent à cracher au visage du vice-président et de sa femme. »

Quoi d'étonnant alors que M. Nixon ait réclamé une « réévaluation » de la politique des Etats-Unis à l'égard de l'Amérique latine?

De nombreux observateurs, ayant déjà fait cette « réévaluation », sont arrivés à la conclusion qu'il ne suffit pas d'écarter les incidents qui se sont produits en Amérique du Sud comme étant « d'inspiration communiste ». Manifestement, l'hostilité témoignée à l'égard du vice-président des Etats-Unis, était due moins à l'influence communiste qu'à de vieilles rancunes et à de nouveaux griefs.

Le but du voyage

L'investiture, le 1er mai, du président de l'Argentine, le Dr Arturo Frondizi, fournit à Washington un prétexte pour envoyer le vice-président en Amérique latine. La tournée de Nixon avait un double but: recueillir le plus de renseignements possibles et essayer d'expliquer aux pays latino-américains la politique des Etats-Unis à leur égard. Ce voyage de dix-huit jours fut qualifié par la presse entre autres de « fiasco » et d'« échec ».

Pourquoi la tournée de M. Nixon échoua-t-elle aussi lamentablement en ce qui concerne la mission de « bonne volonté »? On incrimine, en partie, une préparation insuffisante.

Bien que le voyage de M. Nixon n'ait guère servi à favoriser l'amitié, il y a tout lieu de croire qu'il a atteint son autre but: recueillir des renseignements. Aux diverses étapes de sa tournée, en Uruguay, en Argentine, au Paraguay et en Colombie, le vice-président entendit de vives critiques au sujet de la politique de son pays. Sa visite à Lima (Pérou) lui fournit des renseignements qui ne laissèrent subsister aucun doute. Lorsqu'il arriva aux grilles de l'Université San Marcos, il trouva la route barrée par quelque 2000 manifestants. Tandis que certains scandaient des injures telles que « Nixon est une vipère », d'autres l'assaillirent à coups d'œufs pourris et de pierres. Plus tard, alors que le vice-président essayait de regagner son hôtel, d'autres manifestants crachèrent sur lui. Les Péruviens en furent scandalisés et les journaux de Lima qualifièrent l'incident de « honteux ».

Le courage que manifesta le vice-président devant la foule surexcitée, lui valut le respect de nombreux Sud-Américains. Malheureusement, il ne tarda pas à le perdre au moins en partie. A ce sujet, *The Christian Century* explique: « Le courage avec lequel M. Nixon fit face à l'accueil ignoble qu'on lui réserva à Lima, lui gagna le respect de tous les Sud-Américains intelligents et scandalisés. Mais il ne tarda pas à s'aliéner cette sympathie lorsqu'il se précipita sur le terrain de jeux de Quito pour donner des coups de tête à un ballon de football. Quel que fût le plaisir que ses ébats aient procuré aux fervents du sport, (...) il ne

réussit qu'à inspirer le mépris général pour sa personne et pour sa nation. Le Sud-Américain [exige de ses dirigeants] de la dignité, et après tout, Nixon est le vice-président des Etats-Unis. Le spectacle d'un homme d'Etat en jaquette noire et pantalon à lignes, qui dépose une gerbe au pied du monument de San-Martin, libérateur du pays, pour galoper ensuite sur un terrain de football, avec un large sourire de vendeur, dans l'espoir de s'attirer la faveur du peuple, c'en est trop pour les habitants de l'Amérique latine! »

Cependant, si la dignité de Nixon subit un rude coup, le prestige des Etats-Unis souffrit davantage, particulièrement au Venezuela. Plusieurs centaines d'étudiants, qui attendaient à l'aéroport de Caracas, conspuèrent M. Nixon et son épouse et crachèrent sur eux. Leur voiture ayant été prise dans un embouteillage aux approches de Caracas, une cinquantaine d'adultes s'avancèrent de façon menaçante, mais un camion militaire s'interposa entre eux et l'automobile des Nixon. Plus loin, un second embouteillage les arrêta mais cette fois-ci le camion militaire n'était plus là et une bande d'environ cent cinquante personnes assaillirent la voiture à coups de massue, de pierres et d'autres projectiles. Une vitre vola en éclats et des morceaux de verre atteignirent les Nixon. Le ministre vénézuélien des Affaires étrangères, assis à côté de M. Nixon, fut blessé à l'œil par un éclat de verre. Les manifestants arrachèrent de la voiture les drapeaux américain et vénézuélien. Ce ne fut qu'environ douze minutes plus tard que l'automobile cabossée put de nouveau se mettre en marche.

Pendant toute la journée, la foule erra dans les rues, elle brûla le drapeau des Etats-Unis et insulta le gouvernement qu'il représente. C'est ainsi que la tournée de M. Nixon, qui commença dans un climat d'optimisme le 27 avril, se termina ignominieusement le 13 mai.

Les leaders des partis politiques (à l'exception du parti communiste) vénézuéliens appelèrent le jour de cette manifestation le « jour de douleur du Venezuela ». Les commentaires publiés dans de nombreux journaux sud-américains, dévoilèrent les causes de l'hostilité témoignée aux Etats-Unis.

Griefs économiques

Au dire du *Diario Carioca* de Rio de Janeiro, « il n'est pas strictement véridique de rejeter toute la responsabilité sur les communistes ». Et ce journal de poursuivre: « Le gouvernement des Etats-Unis n'a pas essayé de supprimer les motifs de friction et de mécontentement susceptibles de compromettre les bonnes relations internationales, c'est-à-dire, les restrictions imposées à l'importation du pétrole et les prix bas que l'on paie les produits que nous exportons et dont dépend notre survivance économique. »

Les principaux griefs formulés contre les Etats-Unis concernent les tarifs douaniers de ce pays, les restrictions qu'il impose à l'importation de certaines marchandises et sa vente de produits agricoles à des prix inférieurs à ceux des pays latino-américains.

Carleton Beals écrivit à ce propos: « En Uruguay, on expliqua à Nixon que notre politique à l'égard de la laine et notre vente subventionnée du blée, a pour ainsi dire ruiné ce pays économiquement. (...) L'Argentine elle, est encore ulcérée — comme elle l'est depuis plus d'une génération — de voir sa viande exclue des marchés des Etats-Unis sous le prétexte spécieux que la fièvre aphteuse règne parmi le cheptel. Nixon apprit également que les mesures prises par les Etats-Unis relatives à l'importation de l'étain, ajoutées au « dumping » soviétique, ont provoqué la ruine économique de la Bolivie. Le Pérou souffre des prix bas et de la demande réduite de cuivre et d'autres matières premières, et il s'indigne des droits de douane que nous nous proposons d'imposer, lesquels restreindraient davantage la production. Quant à la Colombie, ses griefs concernent le café et le pétrole. »

Au Venezuela, la quasi-totalité des exportations (93 pour cent) consiste en pétrole. Par conséquent, la décision des Etats-Unis de réduire de plus de 10 pour cent ses importations de pétrole du Venezuela (ils réduisirent en même temps celles qui proviennent du Canada), fut une calamité pour ce pays dont l'économie dépend principalement de ses puits de pétrole.

De nombreux Vénézuéliens s'irritent non seulement des restrictions imposées aux envois de pétrole aux Etats-Unis mais également de l'attitude de ces derniers à l'égard des dictateurs de l'Amérique latine. Nixon apprit, en effet, que l'on accuse les Etats-Unis de protéger ces dictateurs. Le vice-président entendit formuler cette critique, une des plus courantes, à presque toutes les conférences de presse, et particulièrement en Argentine, en Colombie et au Venezuela, trois pays qui, depuis 1955, ont réussi à chasser leurs dictateurs. De nombreux Vénézuéliens s'indignèrent lorsque les Etats-Unis donnèrent asile à Pérez Jiménez, ancien dictateur de leur pays, et au chef de la police qui l'accompagnait.

Le *New York Times* place cette accusation en bonne place sur la liste des griefs formulés contre les Etats-Unis. Ce journal déclare: « On nous accuse de protéger les dictateurs de l'Amérique latine, et ce serait faire une entorse à la vérité de nier que Washington s'est souvent mis en quatre pour faire preuve d'amabilité aux caudillos latino-américains comme prix de leur politique anticommuniste. Incontestablement, depuis la guerre, cette accusation a fait plus de tort aux Etats-Unis que n'importe quelle autre. »

« Une négligence inadmissible »

Cependant, la politique économique de Washington et la protection qu'il accorde aux dictateurs, ne sont pas les seules causes importantes du ressentiment de l'Amérique latine. Après le fiasco de la tournée de Nixon, le sénateur John Sherman Cooper déclara: « Il y a là plus qu'un complot communiste. Les manifestations sont le signe d'un mécontentement profond. Les pays de l'Amérique latine ont sans doute l'impression que nous nous sommes tant préoccupés de l'Europe et de l'Asie, que nous avons oublié nos amis les plus intimes. »

Abondant dans le même sens, le *Bianco* de Buenos-Aires écrivit: « Depuis quelques années, la politique des Etats-Unis à l'égard de leurs voisins méridionaux se caractérise par une négligence inadmissible et un traitement injuste. »

Effectivement, l'aide obtenue par l'Amérique du Sud a été minime à côté de celle que les Etats-Unis ont octroyée à l'Europe et à l'Asie. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Europe a reçu 29 700 000 000 de dollars et l'Asie 18 800 000 000, tandis que la part de l'Amérique du Sud s'est chiffrée à 700 000 000 de dollars seulement, soit, moins de 1,5 pour cent de l'aide accordée à l'Europe et à l'Asie.

Une nouvelle cause de mécontentement est le crédit approuvé par la Chambre des représentants (en mai dernier) pour l'aide à l'étranger. La somme totale s'élève à 3 000 000 000 de dollars dont 100 000 000 seulement (soit environ 3 pour cent) sont destinés à l'Amérique latine.

Les habitants des pays latino-américains espèrent que l'échec de la tournée de Nixon aboutira à ce que le vice-président a réclamé: une « réévaluation » de la politique des Etats-Unis à l'égard de ces pays. Le ministère des Affaires étrangères ainsi qu'une commission sénatoriale ont déjà pris des mesures en vue d'une modification de cette politique.

LES BORNES DE L'EXPÉRIENCE

Mark Twain, célèbre écrivain américain, écrivit ce qui suit dans son ouvrage *Following the Equator:* « Nous devrions prendre garde de ne retirer des événements de la vie que la sagesse qu'ils peuvent nous enseigner, et d'en rester là, de peur de ressembler au chat qui s'assied sur un fourneau chaud. Il ne s'assiéra plus jamais sur un fourneau chaud, il est vrai, mais il ne s'assiéra jamais plus sur un fourneau froid! »

Que penser du CONFORMISME ?

LE CONFORMISME est-il bon ou mauvais? L'individualisme est-il à recommander? Cela dépend des circonstances. Il est donc indispensable de savoir quelle est la place du conformisme et celle du non-conformisme.

Dans un numéro récent, nous avons souligné qu'un conformisme excessif engendre la médiocrité et constitue un obstacle au progrès. Bien qu'un nombre croissant de gens soient d'accord sur ce fait, on remarque néanmoins une répugnance générale à reconnaître la nécessité de l'individualisme ou non-conformisme. Un article à ce sujet publié dans *The Atlantic Monthly* fait le commentaire suivant: «Un paradoxe amusant de notre époque, c'est que nous applaudissons une sorte de non-conformisme théorique. Tout le monde déplore la tendance de plus en plus marquée au conformisme. Tout le monde sait qu'un conformisme excessif est mauvais, (...) qu'il exerce un effet abrutissant. Et pourtant, quand il s'agit de préciser quelle sorte de non-conformisme il convient d'encourager, il est rare de rencontrer une opinion bien définie à ce sujet. En réalité, le non-conformisme n'a pas de place bien reconnue.»[1]

Certes le non-conformisme pose un problème, d'autant plus qu'on le confond souvent avec un individualisme égoïste lequel ne produit que la désunion et le chaos. «L'individualisme peut être poussé à un tel extrême, lit-on dans le livre *The Organization Man*, qu'il constitue une véritable menace pour la société. Parfois il dégénère en un égoïsme étroit, adversaire de toute coopération efficace. Pareil état de choses présente un danger incontestable. Cependant, doit-on lui préférer un climat qui paralyse l'initiative et l'imagination individuelles et qui affaiblit le courage de tenir tête à l'opinion publique?»

Une contribution de valeur

Le rôle du non-conformisme consiste à apporter à la société quelque chose de valeur, une nouvelle idée scientifique ou artistique, par exemple, ou mieux encore, une décision dictée par une conscience formée par de bons principes. Des décisions de ce genre sont d'une valeur inestimable tant pour l'individu que pour la société, même si celle-ci, aveuglée par un conformisme excessif, ne reconnaît pas ce fait.

Notre époque connaît un effondrement des mœurs à une échelle mondiale, aussi est-ce faire preuve de non-conformisme que de vivre selon des principes justes. Celui qui change de conduite, qui substitue à l'immoralité et au dérèglement la moralité et la vertu, apporte certes à la société une contribution de valeur. Applaudissons à ce non-conformisme, il exige du courage car il est souvent calomnié. Parlant de ceux qui se détournent de la voie de ce monde, la Bible déclara: «C'est assez, en effet, d'avoir dans le temps passé accompli la volonté des païens, en marchant dans la dissolution, les convoitises, l'ivrognerie, les excès du manger et du boire, et les idolâtries criminelles. Aussi trouvent-ils étrange que vous ne vous précipitiez pas avec eux dans le même débordement de débauche, et ils vous calomnient.» — I Pierre 4:3, 4.

Si une bonne décision d'ordre moral demande souvent une certaine dose de non-conformisme, il en est de même pour réaliser des progrès dans n'importe quel domaine. Ben Shahn, célèbre artiste américain, écrivit: «Tous les grands changements de l'histoire sont dus au non-conformisme et réalisés au prix de la vie ou de la réputation des non-conformistes. (...) Pour créer n'importe quoi, et surtout pour créer quelque chose de valeur, on doit être non-conformiste ou du moins mécontent de l'état de choses en vigueur.»[1]

L'ouvrage *Authority and the Individual* abonde dans le même sens. Nous citons: «Les prophètes et (...) les pionniers de la science sont des hommes dont la vie est dirigée par une vision. (...) Ils sont incapables de transiger avec leur conscience pour obéir à l'autorité. Aussi sont-ils presque toujours persécutés par leurs contemporains, mais souvent ce sont justement ces hommes que les générations futures honorent le plus. C'est à de tels hommes que nous devons les choses auxquelles nous attachons le plus de valeur (...) dans la religion, l'art et la science.»

Albert Einstein était un non-conformiste de la science. Il apporta à la science une contribution telle qu'il est appelé «le plus grand esprit scientifique de notre siècle et peut-être même de tous les siècles».

Dans le domaine religieux, Jésus-Christ fut certes le plus grand des non-conformistes. Il ne se conformait ni aux doctrines ni aux traditions de son époque. Il ne se dérobait pas à la controverse par crainte des hommes. Comme un ecclésiastique moderne l'a bien dit, le Christ «passait le plus clair de son temps à démontrer que le plus grand système religieux que le monde ait jamais connu, ne faisait rien pour rapprocher le peuple de Dieu».[2] Le non-conformisme du Christ dévoilait le mensonge, il apporta au monde une importante contribution.

Le non-conformisme a donc sa raison d'être. Bien entendu, il ne convient pas d'être non-conformiste pour le simple plaisir d'être différent. Le non-conformisme ne possède aucun mérite intrinsèque, il n'a du mérite que lorsqu'il apporte au monde quelque chose de valeur.

La préservation des valeurs

Le conformisme également a un rôle à jouer: préserver les vertus, les valeurs. Méfions-nous, évidemment, du conformisme qui ne fait que préserver l'iniquité, l'immoralité et le dérèglement.

Jésus-Christ connaissait la place et du conformisme et du non-conformisme. Le conformisme du Christ avait toujours pour résultat la préservation de quelque chose de valeur. En effet, les lois et les commandements divins, ne sont-ils pas d'une valeur inestimable? Ils sont indispensables au bonheur, à la vie même. Et combien précieuse est la connaissance de Dieu. Jésus déclara: «Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.» (Jean 17:3). Jésus-Christ préservait les valeurs les plus élevées.

Les propos suivants du Christ prouvent qu'il reconnaissait le rôle du conformisme: « Car je n'ai point parlé de moi-même; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et annoncer. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites. » — Jean 12:49, 50.

Il ressort de ce qui précède que le conformisme n'est pas un mal en soi. Il a aussi sa raison d'être et si nous voulons préserver les choses d'une valeur réelle, nous devons reconnaître ce fait.

Toutefois, nous devons reconnaître aussi les dangers d'un conformisme excessif. Etre trop satisfait du statu quo, c'est barrer la route au progrès. Il nous faut tenir compte d'« une tendance curieuse de la nature humaine, l'inclination à s'accrocher à ce qui est familier, à le romancer, à le perpétuer et à regarder avec méfiance, voire avec dédain, tout ce qui est nouveau ou différent ».[3] Par conséquent, un conformisme trop rigide, trop borné, dans l'art, dans la science ou dans quelque autre domaine, peut empêcher tout progrès. Ben Shahn écrit encore à ce sujet dans *The Atlantic Monthly:*

« Mon intention n'est pas de nier l'importance du conformiste (« conservateur » serait peut-être un terme plus approprié). Dans l'art, le conservateur est le gardien vigoureux des trésors artistiques d'une civilisation, de ses valeurs esthétiques reconnues et de ses goûts, — ceux du passé et ceux du présent qui ont déjà été acceptés. (...) Le conservateur (...) se cramponne au présent; grâce à lui, les valeurs esthétiques reconnues acquièrent de la stabilité et sont préservées. Le visionnaire, toujours enclin à voir dans le présent la configuration de l'avenir, réclame du changement. Il est toujours prêt à tenter de nouvelles expériences, à se lancer dans de nouvelles aventures. Un artiste vraiment créateur doit inévitablement être un visionnaire. De temps à autre, il se produit un déséquilibre entre les éléments stabilisateurs et visionnaires de la société. Alors le conformisme est imposé à tout le monde, toute évolution, tout progrès, sont paralysés et l'art reste stationnaire. »[4]

Le vrai individualisme

Souvent, on pense que le conformisme, quel qu'il soit, entrave l'individualisme. Cependant, le vrai conformisme ne constitue nullement une barrière à la variété naturelle et bienfaisante qui découle d'un individualisme normal. Le vrai individualisme possède un champ d'action immense quoique pas illimité. La liberté humaine ne peut jamais être absolue; aussi paradoxal que cela paraisse, si on ne lui impose pas des restrictions, elle se détruit. Ces restrictions sont les bornes qui délimitent ce qui est bienséant et normal. L'ouvrage *Science and Freedom* déclare: « Le terme « liberté » [définit] les conditions sociales qui offrent à chacun un choix suffisamment étendu de façons de se comporter pour permettre l'expérimentation, le changement et la diversité, tant dans la vie de l'individu que dans celle de la communauté. »

Un individualisme qui exclut tout conformisme est égoïste, il ne peut coopérer avec autrui et il devient l'ennemi de la liberté qu'il recherche. Au dire de *The Scientific Monthly*, « la cause de l'individualisme a beaucoup souffert du fait qu'un grand nombre de ses champions se sont montrés trop extrémistes, trop enclins à considérer toute mesure destinée à restreindre les libertés personnelles — quels que soient ses mérites sociaux — comme une atteinte aux droits de l'individu. (...) Le simple fait de supprimer toute restriction extérieure n'a jamais affranchi qui que ce soit. (...) Dès qu'il y a séparation entre l'action et l'intelligence, dès que l'action cesse d'être le résultat d'une mûre réflexion, qu'elle est accomplie sans égard à ses conséquences ou qu'elle est fondée sur une connaissance insuffisante, elle est entravée par l'habitude, les préjugés, le caprice ou l'ignorance ».[5]

C'est pourquoi une telle action est loin d'être pleinement libre. L'égoïsme lui-même est une forme d'esclavage. Le vrai individualisme n'est donc pas synonyme de license, il n'autorise personne à céder à des caprices égoïstes, bizarres ou grossiers. Ecrivant dans la revue *Look*, George B. Leonard fils, affirme: « Le vrai individualisme ne consiste pas à porter une barbe ou à peindre sa maison en noir; c'est la faculté d'aimer et de prendre des décisions morales en tant qu'individu. »[6]

Pour que le vrai individualisme puisse prendre de bonnes décisions, il doit se conformer à des principes directeurs justes.

Où trouve-t-on de tels principes? Horace Greeley, célèbre journaliste américain, fournit la réponse à cette question lorsqu'il déclara: « Il est impossible d'asservir mentalement ou socialement un peuple qui a l'habitude de lire la Bible. Les principes bibliques sont le fondement de la liberté humaine. »[7]

On ne doit pas se conformer au monde actuel

Pour que la liberté humaine, l'individualisme, puisse survivre, il est indispensable de se conformer aux justes principes consignés dans la Parole de Dieu, la Bible. Il est intéressant de noter qu'un de ces principes recommande de ne pas se conformer aux façons d'agir de l'actuel monde inique. Nous lisons: « Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait. » — Romains 12:2.

Ce passage fait ressortir l'équilibre parfait qui existe entre le conformisme qui préserve les vraies valeurs, et le non-conformisme qui apporte quelque chose de valeur.

Suivre le conseil de ne pas se conformer au siècle présent, requiert du discernement, de la discrimination, qualité très rare à notre époque. Dans son ouvrage *The Age of Conformity*, Alan Valentine écrit: « Nous en sommes venus à donner une signification beaucoup plus étendue à la tolérance, au point d'accepter sans protester la médiocrité et même l'immoralité, à condition qu'elle ne soit pas trop flagrante. On élève même cette acceptation en vertu. Nous sommes tellement désireux de nous montrer tolérants sous tous les rapports, que nous tolérons avec une sorte de résignation suffisante, la vulgarité, les opinions insipides, l'égoïsme éhonté et même l'intolérance. Il est douteux que la philosophie moderne: « vivre et laisser vivre », soit comparable à la tolérance enseignée par le Christ (qui chassa les marchands du temple). Aujourd'hui, le mot « discrimination » n'est employé qu'en rapport avec l'intolérance raciale. Nous avons oublié tant dans la pratique que dans la définition, sa signification primitive de « faculté de choisir le bien et de rejeter le mal. »

Pensons un peu au déluge d'imprimés sans valeur ou même nuisibles! Les librairies regorgent de lectures banales, obscènes et sensuelles. Pourtant, on trouve encore quelques bons ouvrages tout comme on entend et on voit quelques bons programmes de radio et de télévision. Il s'agit de savoir choisir nos lectures, nos distractions et même nos occupations.

Pour éviter de se conformer au siècle ou monde actuel, on doit faire preuve de discernement dans tous les domaines. Les premiers chrétiens faisaient même une distinction entre les différentes lois. Afin de se conformer strictement aux lois divines, ils devaient parfois refuser de se conformer à celles des hommes. Ils ne pratiquaient pas un non-conformisme aveugle, ils ne refusaient de se conformer aux lois humaines que si elles étaient incompatibles avec les lois de Dieu, disant avec Pierre: « Il faut obéir

à Dieu plutôt qu'aux hommes. » — Actes 5: 29.

Une conscience éduquée est capable de prendre des décisions

Pour prendre des décisions importantes quant aux places respectives du conformisme et du non-conformisme, il faut une conscience capable de discerner le bien du mal. Dans son ouvrage *Liberty*, Everett Dean Martin, illustre éducateur américain, parlant d'une telle conscience formée par les principes bibliques, déclare:

« Le chrétien (...) possède un critère intérieur. (...) Il a fait siens le dessein et la volonté de Dieu, c'est pourquoi, dans certaines circonstances, il doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Représentez-vous tout ce que cela signifie pour l'individu! (...) Cela signifie que pour le chrétien la désobéissance à la loi et à l'autorité est parfaitement justifiée quand celles-ci sont en contradiction avec sa conscience. (...) La conscience ne peut être jugée par la loi, c'est à elle de juger la loi. Socrate et Aristote condamnaient comme insensées quelques-unes des lois en vigueur à leur époque. Le chrétien va plus loin encore, il fait de la *désobéissance* à la loi dans certaines circonstances un devoir moral. (...) Inutile de dire au chrétien que c'est une obligation morale d'obéir à la loi tout simplement parce que c'est la loi. Pour lui, il existe une autorité *supérieure à la loi*. A son point de vue, toutes les lois ne comportent pas la même obligation morale. Il doit faire une distinction entre les lois et c'est cette nécessité spirituelle qui constitue la principale obligation morale du chrétien; elle est imposée même à l'enfant de Dieu le plus humble. »

La conscience humaine a ceci de paradoxal: elle n'est libre que lorsqu'elle se conforme à la loi divine. C'est ce que Martin explique plus loin en ces termes: « La conscience ne possède pas une liberté inhérente, elle n'est pas libre de par sa nature ou par la sagesse humaine. (...) Elle n'est libre que lorsqu'elle agit en conformité avec la loi de Dieu. (...) La liberté chrétienne consiste donc en obéissance, en soumission à l'autorité de la révélation divine. (...) Mais le chrétien ne place pas sa conscience au dessus de la loi uniquement en se basant sur le droit naturel ou sur la raison. De plus, il ne fait pas pression à ce sujet sur les autres consciences. (...) La conscience est libre, mais elle n'a nul besoin d'entreprendre d'autres voyages d'exploration, il lui suffit de craindre Dieu et d'observer ses commandements car c'est là ce que doit tout homme. »

Dieu nous accorde une liberté relative, mais une liberté suffisamment étendue pour nous permettre d'être nous-mêmes, d'exprimer notre personnalité. Cependant, vouloir être « différent » tout simplement pour se glorifier soi-même, c'est ne plus être en harmonie avec la conscience chrétienne formée par les principes divins.

Pour avoir sa raison d'être, le non-conformisme doit apporter quelque chose de valeur et non des luttes et le chaos. De même, le conformisme n'a pas sa raison d'être s'il ne préserve que le mal et les pratiques iniques et antiscripturales; il doit préserver les vraies valeurs.

Comment savoir cependant si la contribution du non-conformisme est bienfaisante ou non? En se référant aux principes bibliques. Et s'il n'en existe aucun qui se rapporte directement au problème à résoudre, il y a toujours celui qui recommande: « Que votre modération soit connue de tous les hommes. » — Philippiens 4: 5, *AC*.

L'homme qui se conforme aux dispositions divines telles qu'elles sont révélées dans la Parole de Dieu connaîtra de nombreuses bénédictions. Cette Parole énonce les principes qui doivent gouverner la vie privée et publique des chrétiens ainsi que ceux qui doivent régir leurs assemblées. Il est indispensable de sa conformer à ces principes.

REFERENCES

1 « The Atlantic Monthly », septembre 1957.
2 « If I Were Dictator », de H.-R.-L. Sheppard.
3 « The Scientific Monthly », janvier 1954.
4 « Look », 18 février 1958.
5 « The New Dictionary of Thoughts », page 48.

L'art d'arranger les fleurs coupées

De notre correspondant aux Pays-Bas

LE SOIN et l'arrangement des fleurs coupées est un passe-temps des plus agréables. C'est lorsqu'on s'y adonne avec amour que l'on obtient les plus beaux résultats et que l'on en retire le plus de plaisir.

La cueillette des fleurs pour le vase doit se faire tôt le matin dès que la brume se lève et avant qu'elles ne soient exposées aux ardeurs du soleil. On peut également les cueillir le soir. Il vaut mieux ne couper les fleurs dont la tête a tendance à se pencher — tels que le dahlia — que lorsqu'elles parviennent à maturité. Il est à conseiller de placer l'extrémité de la tige de ces fleurs dans un peu d'eau chaude (dans un vase ou un bac non métallique) puis de couper le morceau immergé. Quant aux fleurs qui perdent vite leurs pétales, on doit les cueillir en boutons.

Le « durcissement » des tiges est une opération très importante. On les laisse tremper dans l'eau profonde pendant huit heures environ ou durant toute la nuit, dans un endroit frais, afin de leur permettre de se saturer d'eau. Il est surtout nécessaire d'observer cette précaution lorsqu'on cueille les fleurs dans son jardin car si elles sont transportées dans une pièce chaude immédiatement, elles se flétriront et il sera alors très difficile de les ranimer.

Avant de disposer les fleurs dans un vase approprié, on coupe les tiges en biais de façon à agrandir le plus possible la surface qui absorbe l'eau. Pour les fleurs à tiges ligneuses comme la rose et le chrysanthème, il est à conseiller de casser la tige, de la fendre ou même d'en écraser l'extrémité au marteau pour faciliter l'absorption d'eau. Puisque les lilas absorbent l'eau avec beaucoup de difficulté, il est souvent nécessaire d'écraser les tiges sur cinq centimètres de longueur. On débarrasse la partie inférieure des tiges des feuilles et des épines en prenant soin toutefois de ne pas endommager la peau.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi certaines variétés de fleurs se flétrissent si vite? La réponse à cette question est simple: elles ont perdu plus d'eau qu'elles n'ont pu en absorber. Cela arrive souvent en hiver quand l'atmosphère de la chambre est chaude et sèche. Une bonne précaution consiste à placer les fleurs dans un endroit frais et humide durant la nuit ou pendant qu'on n'est pas à la maison. Elles resteront fraîches beaucoup plus longtemps.

Heureusement qu'on n'a pas besoin de grandes quantités de fleurs pour obtenir des effets pittoresques. Qui nierait que l'ambiance intime de cette pièce a été créée par quelques zinnias aux teintes vives ou quelques rudbekies disposées dans un vase en cuivre se détachant sur un fond clair? Le bouquet apporte de la gaieté, c'est comme si on faisait soi-même briller le soleil. Et sur le bureau, ce petit pot en terre cuite rempli des premières pensées, anémones ou perce-neige, n'est-il pas aussi réconfortant qu'un sourire heureux?

Manifestement, les fleurs à tige longue sont à leur avantage dans un vase haut, mais il faut éviter que notre gerbe ne prenne l'allure d'un « balai ». Afin de donner au bouquet un aspect naturel et harmonieux, il est préférable de disposer les tiges en éventail plutôt que de les entrecroiser. On obtient un effet très décoratif en plaçant d'abord dans le vase quelques rameaux verts de manière à former une sorte d'ossature pour les fleurs plus délicates. Des feuillages d'automne entremêlés aux fleurs ajoutent au bouquet une coloration riche. Souvent un bouquet paraît plus gracieux si l'on pique les tiges dans un treillis approprié tendu sur l'orifice du vase.

La nature elle-même nous enseigne comment arranger les fleurs de façon harmonieuse. On dispose les boutons et les petites fleurs à longue tige au milieu et sur les côtés de la gerbe en les entourant d'espèces à fleurs plus grandes et plus lourdes mais à tige plus courte. Quelques fleurs massées au bas des tiges forment le fond du bouquet. La composition de celui-ci dépendra en grande partie des variétés de fleurs que nous employons. Pour savoir embellir notre logis avantageusement, il suffit d'étudier la manière dont Jéhovah a disposé les fleurs dans la nature.

Bolivie

LA BOLIVIE est le troisième pays, en ordre de grandeur, de l'Amérique du Sud. La partie occidentale s'étale sur sa cordillère des Andes tandis qu'une grande partie de l'ouest du pays consiste en plaines tropicales boisées. Malgré sa vaste superficie, il ne comporte que quelques grandes villes.

Les premiers missionnaires témoins de Jéhovah, s'établirent dans ce pays il y a environ douze ans. Avant de tourner leur attention vers les petites villes et les régions rurales, ils annoncèrent le royaume de Jéhovah, sous le Roi Jésus-Christ, dans les grands centres. Cette façon de procéder a porté de bons fruits car à l'heure actuelle on voit un peu partout en Bolivie les beaux résultats de ces missionnaires.

La filiale de la Watch Tower Society, qui dirige l'œuvre chrétienne des témoins de Jéhovah en Bolivie, est située dans la capitale pittoresque de La Paz. Cette ville possède un groupe florissant de quatre-vingt-dix-sept ministres actifs. Malgré la raréfaction de l'air — La Paz est située à une altitude de 3650 mètres — les poumons de ces témoins chrétiens ne se fatiguent jamais de chanter les louanges de Jéhovah.

Le climat de la Bolivie est extrêmement varié et comporte des températures pour tous les goûts. Le sommet enneigé du majestueux mont Illimani, haut de 6460 mètres, qui domine La Paz, connaît une température arctique. Par contre, une chaleur tropicale règne dans la jungle qui recouvre de vastes régions des départements de Pando, de Beni et de Santa Cruz. Entre ces deux extrêmes, s'échelonnent tous les degrés de chaleur et de froid. En quelques heures, on peut voyager depuis les pics neigeux jusqu'à la jungle torride. Le voyageur qui quitte la chaleur tropicale pour se rendre à la montagne, a l'impression de sauter d'une poêle dans un réfrigérateur. Bien entendu, le paysage est aussi varié que le climat. Ce pays pittoresque est habité par une population composée de 3 500 000 Espagnols et Indiens.

Les représentants itinérants des témoins de Jéhovah, appelés serviteurs de circuit, déploient une activité inlassable dans ce pays fertile en possibilités. Actuellement, quatre de ces ministres visitent régulièrement les témoins de Jéhovah répartis en vingt-cinq localités. Dans l'accomplissement de cette œuvre, ils parcourent des distances incroyables et utilisent tous les moyens de transport imaginables. Pour atteindre les petits groupes et les individus isolés, ils n'ont souvent qu'une ressource: aller à pied.

Un serviteur de circuit devait un jour rendre visite à un témoin de Jéhovah isolé qui habite à proximité du célèbre lac Titicaca, le lac navigable le plus haut du monde. Il dut se lever à 3 heures du matin afin de rejoindre un camion qui montait jusqu'au lac. Les passagers, entassés parmi des marchandises, se serraient les uns contre les autres pour essayer de se réchauffer. Arrivé au lac, le serviteur de circuit dut faire cinq heures de marche pour arriver à destination. Comme on le pense bien, il faut avoir une santé robuste pour supporter de tels voyages, particulièrement pendant la saison des pluies qui dure de décembre à mars.

Ces serviteurs de circuit doivent souvent s'arrêter dans de petites localités — situées dans des régions où il fait extrêmement froid en hiver — qui ne possèdent aucun hôtel, aucune chambre pour loger des voyageurs. Que faire? Rebrousser chemin? Nullement! Ils sont équipés en vue d'une telle éventualité car ils prennent la précaution de se munir d'un sac de couchage. Aucun témoin de Jéhovah bolivien ne s'étonnerait de voir le serviteur de circuit pelotonné dans son sac de couchage dans une gare ou quelque autre lieu public. Ce n'est peut-être pas la façon la plus confortable de passer la nuit, mais cela vaut mieux en tout cas que de rester assis jusqu'au matin dans le froid. Tel est le lot des serviteurs de circuit en Bolivie. Leur dévouement ne connaît pas de bornes quand il s'agit de se dépenser pour leurs frères et les gens qui recherchent la connaissance du vrai Dieu, Jéhovah.

Depuis quelques années, les témoins de Jéhovah en Bolivie ont connu un merveilleux accroissement. En 1956, le pays entier ne comptait que 59 témoins actifs. Aujourd'hui, il y en a au moins 259. Pendant les six derniers mois de 1957, le nombre des prédicateurs du message du Royaume augmenta de 34 pour cent. Au cours de 1956, vingt-trois personnes symbolisèrent par l'immersion dans l'eau l'offrande de leur personne à Jéhovah, mais en un seul jour de 1957 (le 7 décembre), à l'occasion d'une grande assemblée du peuple de Dieu, vingt-neuf personnes se firent baptiser, un record pour ce pays.

La ville de Potosi est situé à une altitude de 4000 mètres, aussi le groupe de témoins de Jéhovah dans cette localité jouit-il du privilège d'être un des plus élevés du monde entier. Ce groupe a enregistré l'accroissement le plus important du pays. En juillet 1956, il ne comptait que six prédicateurs; aujourd'hui, il en compte plus de trente.

Cette année, ce pays de montagnes, de vallées et de jungle, a vu s'accomplir l'œuvre de prédication à une échelle sans précédent conformément à la prédiction de Jésus consignée en Matthieu 24: 14.

Pourquoi la Noël n'est pas chrétienne

LES encyclopédies et d'autres ouvrages de référence, ainsi que de nombreux exégètes, sont d'accord pour reconnaître que Jésus ne naquit pas le 25 décembre. La Bible révèle que sa naissance a dû avoir lieu vers le 1er octobre de l'an 2 av. J.-C. Quelle est donc la signification de la date du 25 décembre et l'origine de la fête célébrée ce jour-là à travers la chrétienté?

Il est certain que les premiers chrétiens ne célébraient pas le 25 décembre. Ils ne commémoraient même pas la naissance de Jésus; par contre, la date de sa mort avait pour eux une grande signification. Il est donc permis de demander qui fixa la date du 25 décembre et pourquoi on commença à célébrer la Noël.

On dit qu'en l'an 350, le pape Jules 1er fixa la date du 25 décembre pour la célébration d'une fête à Rome, cependant, il existe un certain désaccord quant à l'année exacte de cette innovation. Quoi qu'il en soit, avant le cinquième siècle, l'Eglise catholique célébrait une fête le 25 décembre.

Pourquoi l'Eglise choisit-elle justement cette date-là? Dans son ouvrage *The Story of Christmas*, Michael Harrison explique: «Il y a tout lieu de croire que l'Eglise fixa arbitrairement la date du 25 décembre parce que c'était environ à cette date-là que le monde païen célébrait une série de fêtes associées au solstice d'hiver.»

Parmi ces fêtes étaient les saturnales (en l'honneur de Saturne) que les Romains célébraient avec force réjouissances. Les festivités commençaient le 17 décembre et prenaient officiellement fin le 24 du même mois, mais en réalité, elles se prolongeaient jusqu'à la nouvelle année.

Une autre grande fête païenne nécessite quelques mots d'explication. Au troisième siècle après Jésus-Christ, une religion étrange, fondée sur le culte de la divinité perse de la lumière, se répandit rapidement à travers l'Italie et les provinces romaines. Il s'agissait du mithracisme ou culte de Mithra.

Il est particulièrement intéressant de noter que les innombrables adorateurs de Mithra célébraient le jour de naissance de ce dieu le 25 décembre. C'était pour eux la plus grande fête de l'année. Voici ce qu'on peut lire à ce sujet dans l'ouvrage *The Story of Christmas:* «Incontestablement, la vénération du 25 décembre par les adorateurs de Mithra influença les autorités ecclésiastiques quand elles choisirent cette date comme jour de naissance officielle de notre Sauveur.» Le *Standard Dictionary of Folklore, Mythology and Legend* (Volume I) de Funk et Wagnall, abonde dans le même sens. Nous citons: «On a souvent attiré l'attention sur le fait que la fête chrétienne coïncidait avec la clôture des saturnales (qui s'étendaient du 17 au 24 décembre), le *natalis invicti solis* et la fête mithriaque célébrant la naissance du soleil. Ce phénomène n'était d'ailleurs pas le fait du hasard.»

Le même ouvrage parle d'autres fêtes du même genre. Il poursuit: «Le 25 décembre est assez rapproché du solstice d'hiver pour que d'autres fêtes païennes marquant le retour du soleil y fussent identifiées. La fête nordique qui célébrait la renaissance du soleil et l'augmentation de la durée des jours, et dont les rites avaient particulièrement trait aux esprits des trépassés, en vint à être assimilée à la Noël. C'est pourquoi de nombreuses coutumes pratiquées dans le passé et aujourd'hui encore à la Noël trouvent leur origine dans cette fête nordique.»

Il ressort de ce qui précède qu'au moins trois grandes fêtes étaient célébrées le 25 décembre ou près de cette date: les saturnales, le jour de naissance de Mithra, divinité solaire, et la fête scandinave et germanique du solstice d'hiver. La plupart des coutumes rattachées à la Noël ont leur origine dans ces fêtes païennes.

L'ouvrage *The Encyclopedia Americana* explique: «La plupart des coutumes associées aujourd'hui à la Noël étaient des pratiques préchrétiennes, voire non chrétiennes que l'Eglise adopta. Les saturnales, fêtes romaines célébrées vers le milieu du mois de décembre, sont à la base d'un grand nombre de coutumes rattachées à la Noël telles que la bonne chère, l'échange de cadeaux et l'habitude de brûler des chandelles. Les lumières jouaient également un grand rôle dans la plupart des fêtes célébrées au solstice d'hiver. (...) C'est à la fête germanique qu'on doit la bûche et la coupe de festin.»

Pendant les saturnales, les Romains ornaient leurs maisons de verdure à l'intérieur et à l'extérieur. «Lors de ces fêtes, écrit un historien, toutes les distinctions sociales disparaissaient. On permettait même aux esclaves de porter les vêtements de leurs maîtres et de s'asseoir à leur table; ils étaient servis par ceux qu'ils avaient l'habitude de servir. Les gens de tous les rangs sociaux, sans distinction d'âge ou de sexe, prenaient part aux jeux, aux orgies et aux réjouissances. Dans un débordement joyeux, ils défilaient dans les rues combles éclairées par les bougies que les personnes de condition plus modeste offraient comme cadeaux. C'était l'époque de l'année où l'on échangeait des présents et où l'on en donnait surtout aux enfants.» Ne dirait-on pas que l'historien fait ici une description des festivités de la Noël?

On retrouve même des traces de la date du 25 décembre jusqu'aux temps préromains. Dans son ouvrage *The Two Babylons*, le professeur Alexander Hislop écrit ce qui suit: «Longtemps avant le quatrième siècle, longtemps avant l'ère chrétienne même, les païens célébraient une fête à cette époque précise de l'année en l'honneur de la naissance du fils de la reine babylonienne du ciel. Il est raisonnable de supposer que, pour se concilier la faveur des païens et grossir les rangs des adeptes nominaux du christianisme, l'Eglise romaine adopta cette fête en lui rattachant simplement le nom du Christ.»

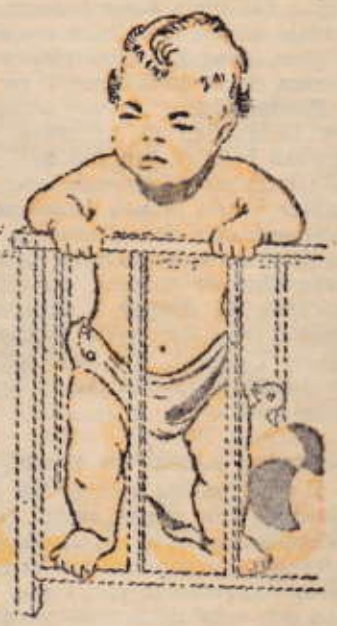
Hislop poursuit: «La tendance à faire des compromis avec le paganisme se développa très tôt. Déjà vers l'an 230, Tertullien déplore amèrement l'inconstance des disciples du Christ sous ce rapport et il la met en contraste avec la fidélité rigoureuse des païens à leurs superstitions. «Nous autres, écrit-il, qui sommes étrangers aux sabbats, aux nouvelles lunes et aux fêtes, (...)

» nous participons à présent aux saturnales, aux fêtes » de janvier, aux brumalia et aux matronales. Nous » échangeons des présents, nous offrons avec tapage » des cadeaux de nouvel an, et nous prenons part aux » jeux et aux banquets tumultueux. Combien plus fi- » dèles sont les païens à leur religion, ils ont grand » soin de n'y incorporer aucune solennité chrétienne. »

« Des hommes intègres s'efforcèrent d'endiguer la marée, ajoute Hislop, mais malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent pas à enrayer l'apostasie. » Pour se faire des adeptes, l'Eglise n'hésita pas à adopter des pratiques païennes. Par conséquent, la Noël ne peut être chrétienne car le principe chrétien est énoncé en ces termes: « Quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité? ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres? C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur; ne touchez pas à ce qui est impur. » — II Corinthiens 6:14, 17.

Les bébés

SONT PLUS MALINS QU'ON NE LE CROIT



LES bébés peuvent parfois se conduire vraiment comme des adultes! En effet, ils sont beaucoup plus capables de se défendre qu'on le croit ou qu'ils voudraient le faire croire. Généralement, la première grande surprise réservée à une jeune maman, c'est de constater que tout doucement, et très habilement, son bébé lui a fait connaître tous ses besoins quotidiens. Bien entendu, il le fait instinctivement mais il n'en reste pas moins vrai que c'est souvent le bébé qui joue le rôle de professeur et sa mère qui est son principal élève.

Il arrive souvent par exemple qu'un jeune enfant ait des goûts bien définis, mais comment s'y prendre pour en informer sa mère? Il possède un moyen excellent: le langage des bébés qui est très éloquent. Il est rare en effet qu'une mère ne parvienne pas à le comprendre rapidement. Le moindre cri suffit pour la faire accourir. Grâce à ses hurlements aigus, elle est capable de trouver son enfant dans une foule de cent mille personnes. Les pleurnichements et les cris du bébé, ses geignements et ses plaintes, sont autant de façons d'aider sa mère à comprendre ses problèmes et à savoir ce qu'il veut.

Quand sa mère lui a préparé une bouillie trop chaude, il l'en avertit par des pleurs. Il ne lui est même pas nécessaire de se brûler la langue ni de goûter sa nourriture pour savoir qu'elle ne lui convient pas. Il lui suffit de la renifler car un bébé a le goût et l'odorat très fins, et une légère odeur qui lui parvient de loin ou de près, l'enchantera ou le décevra. Par conséquent, la mère fait bien d'apprendre les préférences de son enfant et comment les satisfaire. Il les lui fera connaître si elle se donne la peine de l'observer. A-t-il l'air content pendant son repas? C'est bon signe, sans doute sa nourriture lui plaît. Par contre, s'il commence à faire des grimaces et à pleurnicher dès qu'arrive l'heure de manger, c'est en toute probabilité parce que sa mère ne connaît pas encore ses goûts. Si elle lui permet de l'instruire à ce sujet, il est pleinement capable de le faire. Il lui montrera même le genre de tasse ou de gobelet qu'il préfère et mille autres petites choses qui le rendent content.

C'est une grave erreur de croire que parce qu'un enfant est très jeune on peut facilement le leurrer. Un nouveau-né qui n'a que quelques heures est très sensible aux changements. Il sait par exemple quand sa mère le met dans les bras d'une autre personne et sent même s'il s'agit de bras étrangers. Il sait également quand on modifie la formule de son biberon, et si le changement ne lui plaît pas il pleurera. Il faut un certain temps pour qu'un bébé s'habitue à une sucette, à un biberon et au lait de vache ou de chèvre; ce sont là des « succédanés » qui ne plaisent pas toujours à son goût instinctif. Il faut donc s'attendre à quelques protestations vigoureuses de sa part quand on lui donne ainsi le change. On doit faire preuve de patience en attendant qu'il s'habitue au changement, et se rappeler que ses caractéristiques et ses instincts innés sont l'œuvre d'un Dieu parfait en sagesse qu'on ne peut jamais tromper. Probablement, les bébés sont moins leurrés par les adultes et leurs subterfuges qu'ils ne sont tolérants envers eux. Quoiqu'il en soit, leur mère les induit difficilement en erreur.

Un horaire rigide

Il fut un temps où les mères avaient continuellement l'œil sur l'horloge et dès que ses aiguilles marquaient l'heure prévue, de gré ou de force, l'enfant recevait son repas. Sa mère ne faisait aucun effort pour découvrir s'il avait réellement faim. L'heure était là et il fallait la respecter. Il importait peu que le bébé dorme à poings fermés, sa mère l'éveillait, en lui expliquant gentiment toutefois: « Cest l'heure de boire mon petit chéri! » Il devait alors ingurgiter son repas comme s'il était une machine en panne de carburant.

Aujourd'hui, presque toutes les mamans sont d'accord pour reconnaître que pareil traitement ne pourrait manquer d'exaspérer même le bébé le plus sage. Sans doute d'ailleurs un grand nombre de poupons protestaient-ils avec véhémence. Et pourtant, certaines mères quittaient le berceau de leur enfant en se demandant s'il n'était pas malade parce qu'il n'avait bu que la moitié de son biberon. « Il n'a pas l'appétit qu'il devrait avoir, se disaient-elles, je me demande ce qu'il a. Serait-il malade? » En réalité,

le bébé n'avait rien du tout, simplement il n'avait pas encore faim.

A l'heure actuelle, on tend à aller à l'autre extrême. Au lieu de surveiller l'horloge, les mères croient qu'il vaut mieux surveiller l'appétit du bébé. « Si le bébé a faim, recommande-t-on aujourd'hui, il faut lui donner à boire; s'il n'a pas faim, ne lui donnez rien. » Cependant, les jeunes mamans s'inquiètent parfois. « Comment savoir quand le petit a faim? » demandent-elles. Certaines mères prétendent aussi que si elles ne se tiennent pas à un horaire, il leur sera impossible d'organiser leur journée, que la routine de la maisonnée en sera toute bouleversée et que le bébé sera le maître de la maison.

De toute façon, qu'on le veuille ou non, que l'on suive un horaire ou non, le bébé sera le maître de la maison pendant un certain temps. Il sera nécessaire d'adapter la routine familiale à ses besoins. La maman devra lui donner sa tétée quand il en aura envie et pas quand elle le voudra. De plus, pour lui faire plaisir, elle devra s'éveiller à tout moment de la nuit, sinon il ne lui laissera pas la paix.

Pendant les premières semaines de sa vie, le nouveau-né fera l'éducation de sa mère. Elle apprendra à connaître tous ses besoins. Un peu à la fois, à mesure qu'elle se familiarisera avec ses exigences, elle apprendra aussi à les adapter à son propre programme. Dès lors, ce sera elle la maîtresse. Au lieu d'accourir au moindre pleurnichement, elle fera attendre le bébé pour son repas. Elle ne le suppliera plus de manger, au contraire, c'est lui qui la suppliera de lui donner à manger. A condition de ne pas la pousser trop loin, cette tactique est excellente car la faim aiguise l'appétit. Un bébé affamé ne jouera pas avec sa nourriture, il l'expédiera promptement afin de rattraper le temps perdu.

Ne forcez jamais un enfant à manger

Il n'est jamais à conseiller de forcer un enfant à manger quand il n'en a pas envie. Lorsqu'il a faim, il réclamera généralement à boire en pleurant. Si sa mère l'allaite, il cherchera son sein dès que la faim le tiraille. De nombreuses mères s'inquiètent parce que leur bébé est un peu moins gros que celui de la voisine, aussi essaient-elles de l'obliger à boire plus qu'à sa faim. Agir de la sorte n'est pas faire preuve d'amour. Forcer un enfant à manger est même dangereux. Il arrive souvent en effet que le bébé rencontre ses premières difficultés dans la vie à partir du moment où ses parents essaient de lui faire absorber plus de nourriture qu'il n'en veut. Pareil manque d'affection de leur part peut même dégoûter l'enfant de la nourriture. De toute façon, plus on se montre pressant et plus on essaie de tenter son appétit, plus il deviendra difficile. S'il ne veut pas manger beaucoup, mieux vaut le laisser tranquille. Bien entendu, s'il pèse beaucoup trop peu, on peut consulter un bon médecin et suivre ses conseils. Le Dr Benjamin Spock, pédiatre renommé, donne la recommandation suivante: « N'accordez aucune importance à ce qui peut rester dans le biberon. Voyez Bébé et soyez contente s'il est heureux! » Qu'il soit un peu maigre n'a aucune importance aussi longtemps qu'il est content et bien portant.

Il n'est pas nécessaire non plus d'attendre que le bébé pleure pour lui donner à boire. Un bébé pleure pour diverses raisons — de peur, de douleur, de chagrin, de colère et parfois même de satisfaction — c'est pourquoi il faut apprendre à reconnaître ses besoins et à les satisfaire. La mère doit parfois s'écarter quelque peu des conseils des livres et des médecins même et se fier à son propre jugement, particulièrement en matière d'alimentation. Généralement, l'instinct naturel aide les parents à donner à leurs enfants les soins affectueux dont ils ont besoin pour bien se porter et se développer.

Par conséquent, il est indispensable pour la mère de veiller sur son état d'esprit quand l'heure du repas approche car le plaisir que son enfant prendra à absorber sa nourriture dépendra en grande partie de l'attitude mentale de sa maman. De nombreuses mères reconnaissent qu'il est tout aussi important d'être de bonne humeur pendant qu'elles donnent à manger à leur enfant que de lui donner une alimentation saine et convenable. La mère doit se sentir détendue, seraine et confiante car son bébé est très sensible à son humeur et si elle est nerveuse ou tracassée, il s'en ressentira aussi.

Des bébés pleurnicheurs

Pendant les deux premières semaines de sa vie, le nouveau-né dort beaucoup bien qu'il s'éveille souvent. Un jeune bébé peut s'éveiller jusqu'à douze fois en vingt-quatre heures et chaque fois il semble affamé. La raison en est que l'estomac du bébé est très petit et se vide très rapidement. L'estomac d'un bébé âgé de quelques jours n'a qu'une capacité de trente à cinquante grammes tout au plus. A mesure que le nourrisson grandit et mange davantage, son estomac se développe aussi. L'enfant dormira alors plus longtemps et on pourra espacer ses repas.

Les bébés ne pleurent pas uniquement parce qu'ils ont faim. Certains enfants sont nés pleurnicheurs; ils versent des larmes même quand ils sont contents. D'autres, au caractère vraiment difficile, pleurent de colère ou de rage. Le Dr D.-W. Winnicott, expert en matière de pédiatrie, affirme que de tels enfants pleurent de propos délibéré dans l'espoir que leurs accès de colère feront plier leurs parents, — ce qui arrive souvent d'ailleurs. C'est la méthode qu'utilisent beaucoup de femmes pour faire capituler leur mari! Les parents sages n'essaient pas de satisfaire tous les caprices de leur enfant, ils savent que c'est là le meilleur moyen de le rendre malheureux. Presque inévitablement, les enfants gâtés de la sorte deviennent de jeunes tyrans sans aucun respect pour leurs parents. On a constaté que les bébés qui pleurent fort et souvent ne sont pas plus malheureux que ceux qui pleurent rarement. Il s'agit souvent d'une habitude.

On n'est pas encore parvenu à déterminer si la mère gâte un bébé pleurnicheur en le prenant et en le serrant dans ses bras. Une chose est certaine cependant, on gâte un enfant lorsqu'on ne le corrige pas — doucement mais fermement — quand il l'a mérité. Il est bien toutefois de s'assurer, avant de frapper un enfant, que l'on n'est pas soi-même la cause du méfait qu'il a commis. Il ne faut surtout pas croire qu'un jeune enfant est dépourvu d'intelligence; il est beaucoup plus malin qu'on ne le croit généralement!

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Comment la géologie confirme-t-elle le déluge universel? p. 3, § 4.
- Pourquoi les mages qui offrirent des présents à Jésus n'établirent-ils pas un précédent pour les chrétiens? p. 4, § 7.
- Pourquoi a-t-on accusé les Etats-Unis de protéger les dictateurs? p. 7, § 9.
- Pourquoi la liberté humaine ne peut-elle pas être absolue? p. 9, § 5.
- Pourquoi les chrétiens primitifs ne célébraient-ils pas le 25 décembre comme date de la naissance de Jésus? p. 12, § 1.
- Les coutumes rattachées à la Noël sont-elles vraiment chrétiennes? p. 12, § 10.
- Dans quel sens un bébé fait-il l'éducation de sa mère? p. 13, § 3.

Soldats de l'O.N.U.

L'Organisation des Nations unies a récemment célébré le treizième anniversaire de la mise en vigueur de sa Charte, signée à San Francisco en 1945. Une clause de cette charte prévoyait la création d'une force de police internationale, laquelle aurait été mise à la disposition du Conseil de Sécurité pour rappeler à l'ordre toute nation risquant de troubler la paix du monde. Les auteurs de cette clause ont très certainement cru que les puissances principales auraient autant de sagesse que de grandeur, que seuls les pays de second plan seraient susceptibles de troubler la paix, et que les « Grands », qui détiennent le pouvoir du veto au sein du Conseil de Sécurité, seraient toujours unanimes quant à l'utilisation de la force de police de l'O.N.U. La réalité a été tout autre. La paix du monde a été maintes fois menacée depuis 1945, non pas tellement par les petits pays mais surtout par les grands. Le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. a été complètement paralysé par l'usage inconsidéré du droit de veto par les grandes puissances. Peu à peu, l'idée de la force de police internationale était passée à l'arrière plan. Puis, en octobre et novembre 1956, la crise de Suez fit renaître les espoirs des partisans de cette idée. M. Lester Pearson, alors ministre des affaires étrangères du Canada, proposa la création d'une « force de l'O.N.U., une police véritablement internationale et vouée à la paix ». Pour une fois, les deux super-grands (les Etats-Unis et l'U.R.S.S.) étaient du même avis, ce qui permit la mise sur pied d'une force (l'U.N.E.F.) composée de soldats du Brésil, du Canada, de Colombie, du Danemark, d'Inde, de Norvège, de Suède et de Yougoslavie. Cette force occupa les positions prises par les troupes israéliennes, françaises et britanniques dans la péninsule de Sinaï, et depuis lors, elle garde la frontière égypto-israélienne. Il existe donc à présent 5000 soldats des Nations unies portant l'uniforme de leurs pays respectifs mais coiffés d'un béret bleu et munis de l'emblème de l'O.N.U. On reconnaît généralement que c'est grâce à cette petite armée internationale que la crise de Suez a pu être résolue. Ce succès a encouragé certains à demander de nouveau la création d'une force permanente de réserve prévue par le Chapitre VII de la Charte de l'O.N.U. Cette idée a été notamment reprise par le président Eisenhower dans un discours qu'il a prononcé au mois d'août devant l'Assemblée générale des Nations unies. Mais elle n'a pas trouvé l'écho escompté parmi les autres pays et, aussi étrange que cela puisse paraître, l'adversaire le plus éloquent de l'idée se trouve être M. Hammarskjœld, le secrétaire général de l'O.N.U.

M. Hammarskjœld n'est pas d'accord

Dans un rapport qu'il a soumis dernièrement à l'Assemblée générale des Nations unies, le secrétaire général de cet organisme s'est opposé à la création d'une force permanente de police internationale relevant de l'O.N.U. Il a affirmé qu'« une telle force ne serait pas d'une grande valeur pratique et ne mériterait certainement pas les sacrifices importants qu'elle exigerait ». Son argument principal est qu'une force permanente ne répondrait pas nécessairement à toutes les situations qui pourraient exiger son utilisation. C'est pourquoi, s'inspirant de l'expérience de la force de l'O.N.U. employée pour résoudre la crise de Suez, M. Hammarskjœld a proposé une série de principes qui, selon lui, devrait guider toute décision concernant la création et l'utilisation d'une force militaire internationale. Voici des extraits de son rapport: « Premier principe: Il n'existe pas de formule unique pouvant s'appliquer à toute intervention militaire ou paramilitaire des Nations unies dans différentes circonstances. La formule de la force de l'O.N.U. qui s'est révélée excellente à la frontière égypto-israélienne, n'a pu être utilisée pour diverses raisons pour la mission d'observation au Liban, ni pour les dispositions à prendre en Jordanie, car il est impossible, selon la charte et dans la pratique, d'envoyer des unités militaires de l'O.N.U. sur le territoire d'un Etat membre sans le consentement de celui-ci, de même qu'il est impossible d'utiliser les contingents ou le matériel fournis par un Etat membre sans son autorisation expresse; Deuxième principe: L'exclusion de toute force internationale des unités appartenant à l'un quelconque des membres permanents du Conseil de Sécurité (c'est-à-dire, les grandes puissances), ou appartenant à des pays qui ont un intérêt particulier dans la situation qui se présente; Troisième principe: Des éléments des forces des Nations unies ne peuvent être utilisés dans des situations provoquées essentiellement par des difficultés d'ordre intérieur, ni pour imposer une solution politique quelconque à ces problèmes; Quatrième principe: Seuls le Conseil de Sécurité ou l'assemblée générale ont l'autorité d'engager une opération comportant des éléments militaires ou paramilitaires de l'O.N.U. En aucun cas, le secrétaire général ne peut prendre une initiative de cet ordre. » Il faut avouer qu'il est assez étrange de voir le secrétaire général des Nations unies plaider pour qu'on ne mette pas en application une des clauses de la Charte de l'O.N.U.! Commencerait-il à voir à quel point étaient chimériques les rêves suscités par cette charte? Certains commentateurs estiment que ce rapport traduit moins les désirs de M. Hammarskjœld que sa constatation de l'inutilité à l'heure actuelle d'une police internationale permanente, puisqu'il manquerait à cette force l'élément indispensable à son utilisation efficace, savoir, un peu d'unité et de moralité parmi les grandes puissances!

L'Eglise devant l'Etat

Lors du récent pèlerinage des parlementaires à Lourdes, le cardinal Gerlier profita de l'occasion pour définir la position de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat. Se référant, sans doute, à la nouvelle constitution française qui définit la France comme étant « une République indivisible, laïque, démocratique et sociale », le cardinal a dit: « La laïcité de l'Etat peut être entendu dans des sens très différents. S'il s'agit de proclamer la souveraine autorité de l'Etat dans son domaine temporel, son droit de régir seul dans ce domaine toute l'organisation politique, judiciaire, administrative, fiscale, militaire de la société, cette doctrine est pleinement conforme à la doctrine de l'Eglise. Le cléricalisme, au sens que prétendent quelques-uns, et qui serait par hypothèse (sic!) la tendance d'une société spirituelle à s'immiscer dans le domaine politique de l'Etat, est contraire à l'authentique pensée de l'Eglise. Si par laïcité de l'Etat on entend que, dans un pays divisé de croyances, l'Etat doit laisser chaque citoyen pratiquer librement sa religion, ce second sens, s'il est bien compris, est lui aussi conforme à la doctrine de l'Eglise. (On remarquera que le cardinal n'estime pas que l'Etat doit accorder cette liberté du culte là où un pays n'est pas « divisé de croyances » ou, du moins, n'est pas considéré comme tel par l'Eglise.) J'ajoute enfin que si la laïcité de l'Etat devait signifier la volonté de l'Etat de ne se soumettre à aucune morale supérieure et de ne reconnaître que son intérêt comme règle de son action, nous devrions affirmer que semblable thèse est dangereuse, rétrograde et fausse. Dangereuse parce qu'elle justifie tous les excès du despotisme et conduit tout droit à la dictature. Rétrograde parce qu'elle nous ramène à la conception de l'Etat païen dont le christianisme nous avait libérés, alors que tout le progrès du droit moderne s'est fait dans le sens d'une limitation de l'absolutisme de l'Etat. Fausse enfin parce que rien ne peut l'emporter sur la morale et sur le droit, la simple légalité n'étant pas par elle-même le droit. » A cette déclaration, il convient d'ajouter l'extrait suivant de l'encyclique papale « Ad Apostolorum Principis Sepulchrum », datée du 29 juin dernier, qui traite particulièrement de la situation de l'Eglise en Chine: « Il faut rappeler une fois de plus que c'est précisément la doctrine de l'Eglise qui exhorte et pousse les catholiques à nourrir un sincère et profond amour pour la patrie d'ici-bas, à respecter les autorités publiques, le droit divin naturel et positif étant assuré, à donner leur apport généreux et fructueux à toute entreprise pouvant mener à un progrès véritable, pacifique et ordonné, ainsi qu'à un bien véritable de la communauté. L'Eglise ne s'est jamais lassée d'inculquer à ses enfants la règle reçue de son divin fondateur: donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, une maxime qui se fonde sur l'idée première qu'aucun conflit ne peut exister entre les postulats de la religion véritable et les véritables intérêts de la patrie. Mais il faut ajouter aussitôt que si le chrétien, par devoir de conscience, doit rendre aux autorités humaines ce qui leur appartient, cette autorité ne doit pas réclamer aux citoyens une obéissance dans les choses qui reviennent à Dieu et non pas à elle-même. Cette autorité ne peut pas exiger des citoyens qu'ils obéissent inconditionnellement lorsqu'elle entend usurper les droits souverains de Dieu ou qu'elle force le fidèle à agir contre ses devoirs religieux ou à se détacher de l'unité de l'Eglise et de sa hiérarchie légitime. Alors les chrétiens ne peuvent que répondre aussi sereinement que fermement, comme le firent saint Pierre et les apôtres aux premiers persécuteurs de l'Eglise: il faut obéir à Dieu plus qu'aux hommes. » — *Le Monde* du 9 sept. 1958.

Jean XXIII

Le nouveau pape, Angelo Joseph Roncalli, est né le 25 novembre 1881 à Sotto Il Monte, petit bourg dans la région de Bergame, en Lombardie. Il vient donc de célébrer son soixante-dix-septième anniversaire. Issu d'une famille d'agriculteurs, il ne tarda pas à montrer son goût pour les études et l'Eglise lui fournit les moyens de les poursuivre. Il étudia d'abord au sé-

minaire épiscopal de Bergame, puis, grâce à une bourse, au collège Cerasoli à Rome. A l'âge de vint-trois ans, donc en 1904, il reçut son diplôme de théologie et fut ordonné prêtre. De 1905 à 1914, il fut secrétaire particulier de l'évêque de Bergame. En même temps, il donna des cours d'histoire ecclésiastique et d'apologétique (branche de la théologie qui a pour but de défendre le catholicisme contre les attaques doctrinales) au séminaire de Bergame, et organisa l'Action catholique dans cette province. En 1915, il fut appelé sous les drapeaux et devint d'abord sergent infirmier sur le front autrichienne puis aumônier militaire dans différents hôpitaux. A la fin de la guerre, il fonda à Bergame la première « maison des étudiants » d'Italie. Il fut ensuite appelé au Vatican pour présider l'Office central pour l'Italie et, en 1921, le pape Benoît XV le nomma à la congrégation de Propaganda Fide, où il devait réorganiser toute l'activité en rapport avec la propagation de la foi catholique. Prélat domestique du pape, il enseigna en même temps au séminaire du Latran, à Rome, et au début de 1925, on lui confia dans cet établissement la chaire de patrologie (l'étude de la vie et des écrits des « pères » de l'Eglise catholique). La même année, il fut nommé évêque et, après avoir fait un stage à la curie (l'administration gouvernementale du pape), il fut envoyé en Bulgarie, d'abord comme visiteur « apostolique » et ensuite comme premier délégué « apostolique ». Il y resta jusqu'en 1934, ce qui, entre parenthèse, lui donna le temps d'apprendre à fond le russe. En 1935, il fut envoyé avec les mêmes fonctions en Turquie et en Grèce. Après ce long séjour en Europe orientale, le pape Pie XII le nomma, en décembre 1944, comme nonce (ambassadeur du pape) à Paris. Le 1er janvier 1945, il présenta ses lettres de créance au général de Gaulle, alors président du conseil français. Il passa huit années en France, avant de devenir cardinal, au début de 1953. Il reçut sa barrette rouge de cardinal des mains (ô paradoxe!) du socialiste Vincent Auriol, en vertu du « privilège » accordé ancestralement aux chefs d'Etat français. Le nouveau cardinal fut aussitôt nommé par Pie XII comme patriarche de Venise, où il demeura jusqu'à l'ouverture du conclave qui devait le nommer pape. Commentant l'élection du nouveau pape, *Le Monde* écrivit: « Ce qu'on sait du caractère de Jean XXIII suffit à faire penser qu'il orientera son règne dans un sens assez différent (de celui de Pie XII) et qu'il donnera la priorité au bon fonctionnement du gouvernement de l'Eglise. (...) Sans aller jusqu'à interpréter, comme le font certains journaux anglais, l'élection de Jean XXIII comme un « succès français », il est bien sûr en effet qu'après neuf ans passés à Paris, où il avait ouvert un éventail particulièrement large de relations, le nouveau pape éprouve pour notre pays des sentiments qui peuvent être comparables à ceux que Pie XII avait après douze ans passés en Allemagne gardés pour notre voisine. »

„LES BREBIS LE SUIVENT, PARCE QU'ELLES CONNAISSENT SA VOIX."–

Jean 10:4.

LE SUIVEZ-VOUS? CONNAISSEZ-VOUS SA VOIX?

Jésus-Christ rassemble en un seul troupeau une grande foule de personnes qui sont conscientes de leur dénuement spirituel. Tout comme les brebis suivent leur berger, ces personnes écoutent la voie du Vrai Berger et le suivent car cela signifie pour elles la vie. Reconnaissez-vous sa voix? Il la fait entendre par la prédication mondiale de la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Connaissez-vous les conditions à remplir pour devenir une de ses brebis?

Vous pouvez vous instruire à ce sujet à l'aide de deux manuels bibliques: « *Que Dieu soit reconnu pour vrai!* » et « *Le royaume s'est approché* ». Ces ouvrages vous expliqueront les conditions requises pour obtenir la vie éternelle dans la bergerie du Christ. Lisez-les et apprenez à reconnaître la voix du Bon Berger dans le babel des prétentions et doctrines confuses des innombrables religions. Chacun de ces volumes contient plus de 300 pages. Les deux vous seront expédiés contre la modique somme de 400 francs (50 fr. belges, 1 dollar canadien ou 4 fr. suisses).

Association « Les Témoins de Jéhovah » 3, Villa Guibert, Paris XVIe,
(C.C.P. Paris 6072-27)

Veuillez m'envoyer les deux livres « *Que Dieu soit reconnu pour* vrai! » et « *Le royaume s'est approché* » pour lesquels je verse .....

Nom ..... Rue et No .....

Ville ..... Département .....

Pour les pays suivants, veuillez écrire à « Watch Tower », aux adresses ci-après: BELGIQUE: 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C.C.P. 969-76); CANADA: 150 Bridgeland Ave., Toronto 19; SUISSE: 39 Allmendstrasse, Berne 22 (C.C.P. III 3319).